

Le Dragon de Brume

Síswelôfë

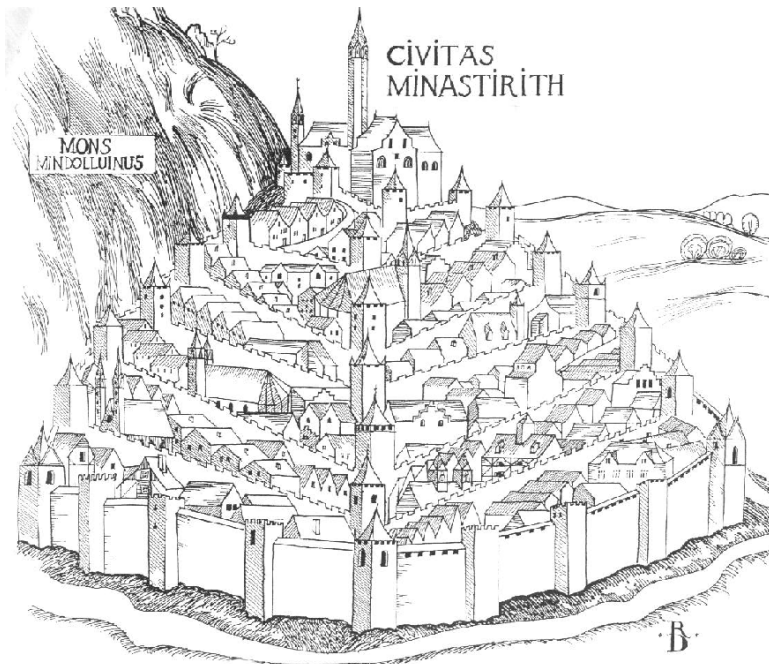
— Troisième Feuille —

Articles et essais

VII	Des enclitiques en sindarin	69
VIII	Une phrase noldorine	75
IX	Du kirinki au puffin cendré	79

Notes de lecture

X	L'astronomie chez les Elfes	89
XI	Corrigendum du dictionnaire Quenya	93
Index	95



Ce livret est un recueil d'articles publiés sur le site web *Hiswelókë*. Vous pouvez en obtenir une version à jour sur Internet :

www.geocities.com/almacq.geo/tolktop.html

Première édition, révision B (12 janvier 2001),
révision A (13 juin 2000).

Couverture : *Minas Tirith* © Ryszard Derdziński.

Remerciements : Michaël Devaux, Cédric Fockeu, Édouard Kloczko, Sébastien Mallet et la liste de diffusion ELFLING, en particulier David Kiltz et David Salo.

La pagination de ce numéro fait suite au précédent recueil.


© Didier Willis, 2000

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'auteur assouplit cette disposition en accordant son consentement implicite à toute reproduction ou représentation intégrale effectuée à titre gratuit. Toute reproduction de ce document, sous sa forme présente et dans sa totalité, est donc librement autorisée dans la mesure où l'éditeur, qu'il s'agisse d'une personne morale ou physique, ne facture que les frais propres à sa copie et à sa diffusion, sans aucun bénéfice sur l'œuvre ainsi produite. Les droits et les obligations s'appliquant à l'original sont automatiquement transmis à la copie.

D'autre part, il est rappelé que l'article L.121-8 du Code de la propriété intellectuelle stipule que l'auteur a seul le droit de réunir ses articles en recueil et de les publier ou d'en autoriser la publication sous cette forme. Toute reproduction ou représentation partielle par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite, qu'elle soit effectuée ou non à titre gratuit dans les termes définis plus haut.

CHRONIQUE ÉDITORIALE

E LA LINGUISTIQUE ET DE LA GÉOGRAPHIE figurent au sommaire de ce troisième livret. L'œuvre de J.R.R. Tolkien est inépuisable, et de nombreux mystères nous attendent au détour de ses pages. À défaut de pouvoir toujours les résoudre, nous espérons en éclaircir certains ici.

Dans *Des enclitiques en sindarin*, nous essaierons de comprendre pourquoi un accent a disparu sur l'inscription de la porte de Durin dans *Le Seigneur des Anneaux*. Comme le savent tous ceux qui étudient les langues inventées par J.R.R. Tolkien, notre connaissance dans ce domaine reste encore très parcellaire, mais nous ouvrirons ici quelques perspectives nouvelles. Le second article, *Une phrase noldorine*, s'intéressera à une phrase elfique publiée dans *Tolkien, Artist & Illustrator*, dont nous rétablirons une lecture plus satisfaisante que celle effectuée par les auteurs de cet ouvrage.

La problématique de la position de Númenor sera abordée dans *Du kirinki au puffin cendré*. Là encore nous ne pourrons offrir que quelques pistes au lecteur, afin qu'il puisse se faire sa propre opinion. *L'astronomie chez les Elfes* analysera ensuite les noms de planètes, de constellations et d'étoiles dans la cosmogonie imaginée par J.R.R. Tolkien.

Nous concluerons enfin ce recueil par un second corrigendum du dictionnaire quenya d'Édouard Kloczko, complétant celui publié dans notre *Premier Feuilleton*.

Didier Willis, avril 2000

Quelques noms d'oiseaux
(voir p. 87)

Pétrel cublanc (cul-blanc, océanite), latin *oceanodroma leucorhoa*
anglais “Leach’s storm petrel”.

Puffin des Anglais, latin *puffinus puffinus*, anglais “Manx shearwater”.

Macareux moine, latin *fratercula arctica*, anglais “(atlantic) puffin”.

Fou (de Bassan), latin *morus basanus*, anglais “(northern) gannet”.

Pigeon biset, latin *columba livia*, anglais “rock dove” (Adam Tolkien traduit littéralement « pigeon de roche »).

— PUBLICITÉ —

Si vous avez apprécié ce troisième livret, vous pouvez bien entendu obtenir les deux précédents sur mon site web. Mais je voudrais aussi attirer votre attention sur l’excellent site réalisé par Cédric FOCKEU, *J.R.R. Tolkien en Version Française*.

www.ifrance.com/jrrvf


Vous pourrez y télécharger ses propres livrets, en particulier son index français du *Silmarillion*. Comme vous le savez probablement, toutes les éditions anglaises sont dotées d’un index qui fait malheureusement défaut à la traduction française. Grâce au travail de Cédric, ce manque est aujourd’hui comblé. Une ressource indispensable pour toute personne passionnée par l’œuvre de J.R.R. Tolkien !

— DERNIÈRE MINUTE —

Édouard KLOCZKO nous fait savoir que son prochain ouvrage, le *Dictionnaire des langues des Hobbits, des Nains, des Orques et autres créatures de la Terre du Milieu, de Númenor et d’Aman* devrait paraître fin 2000. Quant au second volume des langues elfiques, il est prévu pour 2001. De bien belles choses en perspective...

VII

DES ENCLITQUES EN SINDARIN

ANS LA VERSION ANGLAISE de mon article à propos de l'inscription en *tengwar* sur les Portes de Durin¹, publié dans le fanzine américain *Tyalië Tyelelliéva* n°10, j'indiquais que je ne comprenais pas pourquoi le mot **tîw** (« lettres ») était écrit **thîw** dans *Celebrimbor o Eregion teithant i thiw hin*, « Celebrimbor de Houssaye grava ces signes ». Je me serais alors attendu à ce qu'il soit écrit **thîw**, avec un accent circonflexe.

En sindarin, la mutation de la consonne initiale après l'article défini pluriel *in* est un phénomène normal, parfaitement attesté : par exemple² *Periannath* « Hobbits » mais *i-Pheriain* « les Hobbits ». Sur ce modèle, nous devrions donc théoriquement avoir, en toute logique :

in + tîw > i-thîw « les signes, les lettres »

De la même manière que nous avons aussi :

Narn i-Chîn Húrin « Le Lai des Enfants de Húrin »³

1. Cf. *Hiswelókë, Premier Feuillet*, pp. 5–11. En réalité cette interrogation m'était déjà attribuée dans le bulletin de la Faculté des Études Elfiques, *Féerik* n°5 (fanzine), 1990, sans doute sous l'impulsion de son éditeur Édouard KLOCZKO.

2. *The Lord of the Rings*, App. F et Ch. VI:IV respectivement.

3. L'écriture *Narn i Hîn Húrin* est une « simplification » regrettable de Christopher TOLKIEN, qui a voulu éviter que le lecteur anglais ne prononce [tʃ], alors qu'il s'agit d'une fricative en sindarin, à l'origine prononcée [x] comme le *ach*-laut allemand (« bach »). Dans les textes originaux de J.R.R. TOLKIEN, il est bien écrit *i-Chîn*. Nous avons aussi l'appellation *iChúrinien*, qui nous permet de déduire que la forme non mutée de *chîn* est *hîn* (singulier *hên*), ce que nous confirme *The War of the Jewels*, p. 403. Pour plus d'information sur les mutations initiales des consonnes en « noldorin » (état précurseur du sindarin), se reporter à *The Lost Road*, p. 322. Les mutations du sindarin seront évoquées dans *Hiswelókë, Quatrième Feuillet*.

La mutation initiale s'explique donc très bien. En revanche, il est étrange que le mot soit écrit sans accent diacritique sur l'inscription. En sindarin, le circonflexe indique que la voyelle longue est allongée plus que de coutume, dans un mot monosyllabique accentué⁴. Dans les mots de plusieurs syllabes et les noms composés, les voyelles longues gardent leur quantité habituelle même lorsqu'elles portent l'accent. Si nous reprenons l'exemple donné dans l'appendice E du *Seigneur des Anneaux* :

dûn « ouest » : la voyelle est prolongée dans un mot monosyllabique, [d'u:n].

dúnadan « homme de l'ouest » : la voyelle garde sa quantité dans un mot composé, [d'u'nadan].

En utilisant conventionnellement la marque de mi-longueur (˘) de l'Alphabet Phonétique International pour les voyelles longues, et la marque de longueur (:) pour les voyelles prolongées.

Il nous faut trouver une explication à la disparition de l'accent dans *i thiw hin* « ces signes ». Cette écriture signifie que la voyelle est devenue courte. Si nous traduisons ceci en phonétique :

[i.θ'i:w]

[i.θ'iw.hin]

4. Nous représenterons l'accentuation par un trait surélevé (˘). La terminologie française n'est pas très claire, et confond la notion d'accent de prononciation (anglais *stress*) et l'accent en tant que marque diacritique (ici le circonflexe et l'accent aigu). Il faut bien différencier les deux concepts, pour comprendre que les mots elfiques sont accentués sur la pénultième ou l'antépénultième syllabe, selon leur quantité :

n'iphredil (« perce-neige »), n'arbeleth (« automne »),
ith'ildin (« substance reflétant la lumière de la lune »).

L'accent de prononciation de la langue sindarine a un caractère musical : c'est un *accent de hauteur*, la syllabe étant prononcée un ton plus haut (« élévation de la voix sur un ton », *Petit Robert*, 1973), à la différence du français qui possède un *accent d'intensité* (la voix devient plus forte, « augmentation d'intensité de la voix sur un son dans la parole », *Ibid.*). En simplifiant grossièrement, ce dernier tombe sur la syllabe finale : tableau. Quant aux signes diacritiques, ils indiquent en sindarin la longueur (ou quantité) de la voyelle : *ú* est un *u* long, et *û* est encore plus allongé. Ils n'ont donc rien en commun avec l'utilisation qui en est faite en français, où ils dénotent des voyelles d'aperture différente (« écartement des organes au point d'articulation d'un phonème pendant la tenue », *Ibid.*) — comparer le *é* fermé et le *ê* ouvert.

L'article n'y est clairement pour rien, puisque nous avons l'exemple de *i-chîn* où la voyelle conserve sa quantité. D'ailleurs, la lettre n°347 de J.R.R. Tolkien atteste la forme *thîw* — avec une faute de typographie, l'article précédant le mot étant rendu par un signe de ponctuation⁵.

Par conséquent, je soupçonne fortement que le démonstratif pluriel *hin* (« ces ») puisse être ce que l'on appelle un enclitique en linguistique. Les enclitiques (du grec ἐγκλίνομαι, *je m'appuie sur*) sont des particules qui font corps avec le mot précédent et influencent son accentuation, et potentiellement sa prononciation — tout particulièrement la quantité des voyelles, qui nous occupe ici. Ainsi, en grec ancien le déterminant indéfini τις est une telle particule :

άνθρωπος « un homme »

άνθρωπός τις « un certain homme »

En grec, les enclitiques altèrent uniquement l'accentuation des mots. Mais il n'est pas illogique de supposer qu'en sindarin, ils jouent plutôt sur la quantité de la dernière voyelle. Nous aurions alors les dérivations suivantes :

*in + tîw > i *thîw* « les lettres »

in + hîn > i chîn « les enfants »

mais :

in + tîw + hin > i thiw hin « ces lettres »

*in + hîn + hin > i *chin hin* « ces enfants »

Bien évidemment, ce ne sont là que des suppositions. Le démonstratif *hin* n'est pas attesté ailleurs dans notre corpus, mais il se rattache probablement au Quenya *sina*⁶. Comme lui, il se comporte en adjectif épithète et se place après le nom. En outre, on observe fréquemment une lénition (mutation de la consonne initiale du second mot) de l'adjectif au sein du groupe nominal :

Eryn Vorn « Le Bois Noir » pour *Eryn + Morn*,

Pinnath Gelin « Les Crêtes Vertes », de *Pinnath + Celin*.

5. *The Letters of J.R.R. Tolkien*, Allen & Unwin, 1981, lettre n°347, p. 427.

6. Se référer aux paroles de Cirion, *vanda sina* « ce serment », *Unfinished Tales*, Unwin Hyman, 1982, p. 305 et p. 317.

Sur cette base, nous pouvons supposer que le démonstratif est en fait **sen*, pluriel **sin*⁷.

En grec ancien les enclitiques ne portent pas eux-mêmes d'accent, du moins quand ils sont monosyllabiques (sans entrer dans les détails, les enclitiques de deux syllabes, e.g. l'accusatif τινᾶ, peuvent parfois porter l'accent). Si l'on admet à ce stade que l'adjectif démonstratif est bien une particule enclitique, en existe-t-il d'autres en sindarin ? À ma connaissance, un seul enclitique est attesté dans le texte linguistique *Quendi and Eldar*⁸ :

As a pronoun, usually enclitic, the form *pen*, mutated *ben* survived [pronominal 'one, somebody, anybody'].

Si nous construisons une phrase comme *lathron ben ned eryn* «j'entends quelqu'un dans les bois», il conviendrait donc de la découper ainsi : [*lathron ben*] [*ned*] [*eryn*]. Le pronom indéfini *pen* (muté en *ben* en position de complément d'objet direct) se rattache au mot qui le précède, ici un verbe conjugué.

Un peu plus haut dans cet essai⁹, J.R.R. Tolkien nous fait aussi cadeau d'un proclitique, c'est-à-dire une particule qui s'appuie sur le mot suivant (du grec προκλίνομαι, *je me penche en avant*) :

**ho* as a proclitic possibly contributed to the Sindarin preposition *o* which is used in either 'direction', from or to the point of view of the speaker.

Ceci signifie que dans l'expression *Celebrimbor o Eregion*, il faut découper [*Celebrimbor*] [*o Eregion*], la préposition *o* étant considérée comme faisant corps avec le mot qui la suit.

Comme aucun exemple n'est donné, ces éléments ne nous avancent pas beaucoup. Nous ne savons toujours pas quelle conséquence ces enclitiques ou proclitiques peuvent avoir sur l'accentuation et la quantité des voyelles. Cela nous prouve néanmoins que J.R.R. Tolkien connaissait ces concepts, et qu'il les a appliqués, d'une manière ou d'une autre, à la langue sindarine. À ce jour, l'exemple de la Porte de la Moria est le seul de son genre, c'est un peu mince pour en déduire une règle générale.

7. Cette supposition a été émise par David SALO sur la liste de diffusion ELFLING lorsque j'ai soumis cet article, et je m'y rattache entièrement.

8. *The War of the Jewels*, Harper Collins Publishers, 1995, p. 376.

9. *Ibid.*, p. 370.

Enfin nous avons le cas très étrange de l'adjectif possessif *nín*¹⁰ :

ered e-mbar nín « les montagnes de mon pays »

Dans la mesure où il est écrit avec un signe aigu, nous devons en déduire que sa voyelle longue n'est pas accentuée. Il ferait donc un très bon candidat pour un enclitique. Cependant, c'est là un cas unique dans notre corpus, et peut-être bien une erreur de J.R.R. Tolkien — ou de Christopher TOLKIEN quand il a recopié le manuscrit¹¹. Les autres adjectifs possessifs que nous connaissons ont tous un circonflexe, et portent donc tous l'accent : *dîn* et *în* dans la lettre d'Aragorn à Sam¹². Il faudrait alors restaurer la graphie **nîn*, et ne pas compter ce mot au nombre des enclitiques...

En conclusion, nous avons porté notre attention dans cet article sur un tout petit point de détail, un accent circonflexe manquant contre toute attente dans une inscription elfique. Insignifiant, diront probablement certains, mais comme nous venons de le voir, il peut y avoir derrière cette absence une théorie remarquable... ou une simple erreur. Tout ceci, en effet, reste très spéculatif. Le processus qui a mené à l'inscription définitive des Portes de Durin est loin d'être simple. Selon toute évidence, il n'y eut pas moins de six croquis intermédiaires¹³, passant chronologiquement par *i-ndíw thin* (avec *nd* rayé et remplacé par *th* dans la transcription latine), *i-ndiw thin* (avec la même correction), *i thiw hin* puis *i thin* (sic), pour revenir à la version finale *i thiw hin*. Comme de coutume, il est difficile de savoir ce que l'auteur avait exactement en tête.




10. *Unfinished Tales*, op. cit., p. 40 et p. 54, note 19.

11. J.R.R. Tolkien a peut-être utilisé un *macron* pour indiquer la voyelle longue, i.e. *nîn*, comme il le faisait souvent. Pour peu que son tracé soit légèrement incliné, il est aisé de la confondre avec un accent aigu.

12. *Sauron Defeated*, Harper Collins Publishers, 1993, pp. 129–131.

13. J.R.R. Tolkien, *Artist & Illustrator* de Wayne G. HAMMOND et Christina SCULL, Harper Collins Publishers, 1995, p. 158 ; *The Treason of Isengard*, Unwin Hyman, 1989, p. 182. Une analyse très détaillée de ces phases est présentée par Lisa STAR dans *Tyalie Tyellelliéva* n°13 (fanzine), 1998, « Analysis of Doors of Moria Tengwar », pp. 29–40.


Lhe ben teil brann
 ar neledh neledhi annon
~~godhe godend~~ gar
 godrebh



*L'inscription crayonnée sur la carte de Thrór
 (recopiée manuellement)*

VIII

UNE PHRASE NOLDORINE

 LA CARTE DE THROR, dans *Bilbo le Hobbit*, a été dessinée avec le plus grand soin par J.R.R. Tolkien. Un brouillon préliminaire de cette illustration est publié dans l'ouvrage de Wayne G. HAMMOND et Christina SCULL, *J.R.R. Tolkien, Artist & Illustrator*¹. Quelques mots en langue elfique y ont rapidement été griffonnés au crayon par l'auteur, et sont discutés dans la note 6, p. 150.

Il s'agit d'une inscription dans une langue inventée par Tolkien, qu'il appelait alors « noldorin ». Le terme est trompeur : entre la publication du *Hobbit* et celle du *Seigneur des Anneaux*, J.R.R. Tolkien révisa entièrement l'histoire de ses langues inventées. Un profond changement de conception devait s'opérer pendant la rédaction des appendices du *Seigneur* : l'émergence du sindarin comme langue des Elfes Gris ou Sindar. Jusqu'alors, cette langue était attribuée aux Elfes Noldor qui s'établirent en Terre du Milieu à la suite de Fëanor, et elle portait donc logiquement le nom de noldorin. Mais J.R.R. Tolkien décida finalement qu'une telle différence linguistique entre le dialecte des Noldor en exil et celui des Elfes restés en Eldamar ne pouvait se justifier. Il fut donc décidé que les Noldor parleraient en quenya, et la seconde langue, rebaptisée en sindarin pour l'occasion, devint génériquement celle des Sindar. La situation présentée en appendice du *Seigneur des Anneaux*² est l'aboutissement de ce glissement radical de terminologie. Mais pour compliquer le tout, J.R.R. Tolkien introduisit des différences mineures

1. Wayne G. HAMMOND et Christina SCULL, *J.R.R. Tolkien, Artist & Illustrator*, Harper Collins Publishers, 1995, illustration n°85, p. 92. La lecture de Wayne G. HAMMOND et Christina SCULL est contestée et diffère, paraît-il, d'une lecture précédemment effectuée par Rhona BEARE. En attendant que de plus amples informations soient publiées, nous partirons néanmoins de cette base.

2. *The Lord of the Rings*, appendice F « Of the Elves ».

entre le quenya d'Eldamar et celui des Noldor, influencé au contact du sindarin. Le terme noldorin fut réutilisé pour caractériser cette variante tardive. Nous lui préférons l'écriture ñoldorin, pour le différencier du précédent³.

Pour en revenir à la phrase qui figure sur le brouillon de la carte de Thrór, le texte elfique donne :

Lheben teil brann i-annon ar neledh [neledie >] **neledhi**
gar [golda > goelden >] **godrebh**

Les formes entre crochets ont été rayées. Wayne G. HAMMOND et Christina SCULL suggèrent, sans vraiment la justifier, la traduction suivante :

‘Five feet high the gate and three by three they go through together’

(« Cinq pieds de haut la porte, et trois par trois ils passent à travers ensemble »)

ANALYSE

Par souci de simplicité, nous continuerons dans cet article à utiliser le terme noldorin dans son ancienne acceptation (en sindarin, l'inscription serait un peu différente et commencerait vraisemblablement par *leben tail brand i annon ar neled neledhio...*). Certains mots nous sont connus par les *Etymologies*⁴ :

lheben adj. num. « cinq »

teil n. « pieds » (pluriel de *tâl*)

i art. « le, la »

annon n. « porte »

ar conj. « et »

neledh adj. num. « trois » (forme antérieure de *neled*)

3. Nous n'avons pas la prétention de traiter exhaustivement ce sujet ici. Cette longue introduction n'a d'autre but que de replacer la phrase elfique de *J.R.R. Tolkien, Artist & Illustrator* dans son contexte.

4. *The Lost Road*, Unwin Hyman, 1987, pp. 341–400 (*Beleriandic and Noldorin names and words: Etymologies*).

Les autres mots peuvent pour la plupart être déduits :

brann : cet adjectif est attesté dans les *Etymologies* avec le sens de « lofty, noble, fine » (racine BARAD).

Néanmoins, son sens semble pouvoir se confondre avec « lofty, noble, high » (racine TA3). En particulier, *Gilbrennil* « Star-lady » est un des noms de Varda Elentari. Par conséquent, il apparaît que *brann* peut très certainement signifier « haut ».

neledhi : Wayne G. HAMMOND et Christina SCULL comprennent ce mot comme un dérivé de *neledh* « trois » et traduisent *neledh neledhi* « trois par trois ». Bien que cela soit assez astucieux, on peut sans se tromper avancer qu'il s'agit d'une erreur d'interprétation pour un verbe *neledhi* « entrer », littéralement « aller dedans ». Se référer à la racine LED des *Etymologies* :

O.N. *etledie* > N. *egledhi* ou *egledhio*⁵ « aller au loin, partir en exil »

Ce terme est visiblement composé de la préposition *et* « hors de » et d'une base verbale. Dans notre cas, le préfixe *ne-* n'est pas attesté seul, mais les *Etymologies* indiquent un verbe *nestegi* (racine STAK « insérer, planter dedans »).

Le mot rayé *neledie* concorde avec cette analyse : ce n'est rien d'autre que la forme de ce verbe en vieux noldorin (O.N.).

godrebh : un mot difficile, que Tolkien semble avoir inventé sur le moment. Les diverses tentatives contiennent toutes le préfixe *go-* « ensemble » (racine WO).

La graphie /bh/ n'est pas commune, et doit probablement être lue comme /f/ (prononcé [v] en sindarin à la fin d'un mot)⁶. Donc nous nous retrouvons à présent avec *godref*... Sans doute s'agit-il à l'origine d'un adverbe complexe formé des particules

5. En fait les *Etymologies* donnent la forme *eglehio*, mais il s'agit très vraisemblablement d'une faute de frappe (ou d'une petite erreur de l'auteur). David SALO et David KILTZ me rejoignent sur ce point et rectifient aussi *egledhio*.

6. David SALO et David KILTZ sont tous deux indépendamment arrivés à cette conclusion sur la liste de diffusion ELFLING. L'interprétation de *godref* par la suite est principalement due à David SALO. Je n'aurais rien pu trouver d'aussi savant !

go- «ensemble», *tre* «à travers» (racine TER) et d'un suffixe adverbial semblable au -*ve* que l'on trouve en quenya (cf. *andave* «longtemps», basé sur *anda* «long»). D'où la reconstruction hypothétique suivante :

O.N. **wotrebe* > N. *godref* «ensemble à travers»

Reste le mot **gar**, qui pose quelques difficultés. On le retrouve dans un autre texte de J.R.R. Tolkien, sans qu'il soit réellement possible d'en analyser la fonction⁷ :

Damrod dir hanach dalath benn ven Sirion gar meilien

Tolkien traduit : 'Damrod (a hunter) through the valley, down slopes to (the river) Sirion went laughing' (Damrod, un chasseur, à travers la vallée, dévalant vers la rivière Sirion, s'en allait en riant).

CONCLUSION

Wayne G. HAMMOND et Christina SCULL donnent une traduction superficielle de cette phrase elfique. Bien qu'archaïque, elle se déchiffre pourtant relativement bien à la lumière des ouvrages actuellement publiés, et peut être interprétée beaucoup plus finement qu'ils ne l'ont fait :

**Lheben teil brann i-annon ar neledh neledhi [gar]
godrebh**


«Cinq pieds de haut la porte, et trois entrent à travers ensemble»



7. *The Monsters & the Critics, and other essays*, Harper Collins Publishers, 1997, p. 217 (*A Secret Vice*). Il s'agit peut-être du verbe «aller», bien que nous soyons ici en présence d'un état de la langue encore plus ancien, proche du «goldogrin» présenté en annexe dans *The Book of Lost Tales*, Allen & Unwin, 1983–1984 (deux volumes). Un dictionnaire complet de cette «langue des Gnomes» ébauchée par J.R.R. TOLKIEN autour de 1917 a été publié en 1995 dans un fanzine américain, sous le titre *I-Lam na-Ngoldathon*. Il est malheureusement épuisé aujourd'hui.

IX

DU KIRINKI AU PUFFIN CENDRÉ

ANS LES RÉCITS PUBLIÉS À CETTE DATE, J.R.R. Tolkien s'est bien gardé d'indiquer la position de l'île de Númenor. Nous n'avons tout au plus que quelques vagues indications qui ne nous permettent pas de placer l'île sur une carte avec précision.

Nous allons voir ce que nous pouvons déduire de ces textes, en essayant d'estimer la position de Númenor par rapport à la Terre du Milieu d'une part, et la distance entre Númenor et Valinor (ou l'île de Tol Eressëa) d'autre part¹ :

A land was made for the Edain to dwell in, neither part of Middle-earth nor of Valinor, for it was sundered from either by a wide sea; yet it was nearer to Valinor.

DE NÚMENOR À LA TERRE DU MILIEU

Nous invitons le lecteur à relire «Aldarion et Erendis» et la «Description de Númenor» dans *Unfinished Tales*, ainsi que l'«Akallabêth» dans *The Silmarillion* et sa version núménoréenne dans *Sauron Defeated* («The Drowning of Anadûnê»).

Selon ces sources, il ne fait aucun doute que Númenor se trouve au sud-ouest des régions habitées par les Elfes, puisque le marin Vëantur explique à Aldarion qu'il lui faut braver les vents contraires du nord et de l'est² :

But once more at least I would ride the Great Sea and face the North wind and the East.

1. *The Silmarillion*, Allen & Unwin, 1983, p. 312.
2. *Unfinished Tales*, Unwin Hyman, 1982, p. 174.

Par ailleurs, pour disposer de vents favorables, Vëantur part au printemps et revient à l'automne de l'année suivante (en sautant donc un automne, sans doute pour rester un peu parmi les Elfes)³ :

[Vëantur] brought his ship *Entulessë* into Mithlond on the spring winds from the west; and he returned in the autumn of the following year.

Curieusement, ces saisons correspondent aux périodes de migration des oiseaux estivants. Cela nous est d'ailleurs confirmé par un autre passage du même texte⁴ :

Some [of the seabirds] would accompany their ships on their voyage, even those that went to Middle-earth.

Nous tenons là un point important, car je doute que Tolkien ait donné cette précision par hasard. Si beaucoup d'oiseaux sont sédentaires, comme le rouge-gorge et sans doute le *kirinki* de Númenor, d'autres sont des estivants qui migrent vers nos régions au printemps et en repartent avant l'hiver. Tel est le cas par exemple du rossignol si cher aux Elfes : son habitat d'hiver se trouve dans les savanes au sud du Sahara.

Les distances que peuvent parcourir les oiseaux sont très variables. D'après le *Guide des Oiseaux* du Reader's Digest, les plus petits (passereaux, phragmites des joncs, etc.) se sur-alimentent pour pouvoir voler sans prendre de repos. Ils peuvent alors théoriquement voler de soixante à quatre-vingt-dix heures d'affilée. Cela leur suffit pour traverser la Méditerranée (en passant par l'Espagne ou avec une étape à Malte) et le désert saharien. En outre ces oiseaux volent relativement bas, entre 50 et 200 mètres, et peuvent donc être visibles depuis un navire.

Cependant Tolkien indique que les oiseaux de mer suivent les bateaux, mais ne précise rien de tel pour tous les autres oiseaux qui vivent au cœur de l'île. J'en déduis que les distances sont trop importantes, et que ces petits oiseaux sont vraisemblablement sédentaires (d'où ma supposition pour le *kirinki*). Seuls les grands oiseaux marins sont suffisamment endurants pour traverser les étendues d'océan qui séparent Númenor du continent.

Selon le *Guide des Oiseaux*, il existe plusieurs types de migrations transatlantiques : les mouettes tridactyles et les fulmars rejoignent

3. *Unfinished Tales*, op. cit., p. 171.

4. *Ibid.*, p. 169.

le continent nord-américain en volant vers l'ouest (Groenland puis Québec), les sternes arctiques descendent des pays nordiques vers l'Afrique du Sud en longeant les côtes à 200 km au large, et enfin les puffins des Anglais, puffins cendrés et pétrels cublancs rejoignent directement le continent sud-américain (Brésil, Uruguay). De ces diverses catégories, la dernière est celle qui nous intéresse. Les puffins des Anglais ont fait l'objet de nombreuses études, et il s'avère qu'ils peuvent couvrir 5000 km d'océan en 12 jours. Ces oiseaux, cependant, volent haut pour profiter des vents d'altitude. Ils sont donc plus rapides qu'un bateau, et volent un peu trop haut pour que l'on puisse considérer cela comme un accompagnement⁵.

PREMIER BILAN

Les navires númenóreens suivent apparemment les migrations des oiseaux de mer. Celles-ci nous donnent une précision sur la distance entre Númenor et le continent : trop grande pour les petits migrants, elle ne concerne que les grands migrants transatlantiques. Nous pouvons l'estimer à plus de 2000 km, et à moins de 5000 km.

À cela, on peut ajouter que Vëantur cherche directement à rejoindre les régions habitées par les Elfes, et cela dès son premier voyage. Si le trajet avait été véritablement long (de 3000 à 5000 km), Vëantur aurait sans doute eu tout intérêt à rallier le continent au plus court (droit à l'est), puis à monter au nord en longeant les côtes (pour l'approvisionnement... et pourquoi pas un rien d'esclavage). La fourchette peut donc se réduire à plus de 2000 km, mais sans doute moins de 3000 km.

DE NÚMENOR À TOL ERESSËA

D'abord, une petite parenthèse : pour atteindre l'Amérique (plus précisément l'île de Salvador dans les Antilles), Christophe Colomb a mis 35 jours. Compte tenu des connaissances techniques de l'époque, le voyage a été long et éprouvant. Pourtant Colomb avait choisi la meilleure option, à savoir partir des îles Canaries et aller droit vers l'ouest en profitant des alizés.

5. Parenthèse sur les altitudes de vol : pendant la migration, les corbeaux volent vers 2000 mètres, les oies et les grives vers 3000, les grues à 5000, les choucas, les gypaètes et les canards vers 6000, et certaines races d'oies ont été observées à 9000 mètres...

Si l'on suit « The Akallabêth », la flotte de Ar-Pharazôn a mis 39 jours pour dépasser Tol Eressëa et déclencher ainsi la colère des Valar et la submersion de l'île de Númenor⁶ :

In an hour unlooked for by Men this doom befell, on the nine and thirtieth day since the passing of the fleets.

Cependant il faut remarquer que les sources núménoréennes antérieures divergent, et que « The Drowning of Anadûnê » donne une durée beaucoup plus courte — et nous le verrons, plus satisfaisante⁷ :

In an hour unlooked-for this doom befell, on the seventh evening since the passing of the fleets.

Nous pouvons considérer que Tolkien a rejeté la première version, décidant d'éloigner Númenor de Tol Eressëa, ou alors qu'il a volontairement (non sans facétie ?) élaboré deux traditions différentes, l'une de première main, rédigée à la fin du Second Âge par les survivants, et l'autre plus tardive, sans doute consignée au Gondor pendant le Troisième Âge par unification des sources humaines et elfiques⁸.

Un peu plus loin, « The Akallabêth » indique que l'on pouvait voir, par temps clair, le port Avallónë sur Tol Eressëa⁹ :

At times when the air was clear and the sun was in the east, [the Númenóreans] would look out, and descry far off in the west a city white-shining on a distant shore, and a great tower and a harbour. For in those day the Númenóreans were far-sighted; yet even so it was only the keenest eyes among them that could see this vision, from the Meneltarma, maybe, or from some tall ship that lay off their western coast as far as it was lawful for them to go.

Ceci peut paraître contradictoire à plus d'un abord. Si le trajet direct est bien de 39 jours de mer sans escale, et qui plus est avec une flotte

6. *The Silmarillion*, op. cit., p. 336 (§78).

7. *Sauron Defeated*, Harper Collins Publishers, 1993, p. 373 (§48).

8. Absurde ? À voir... Se reporter notamment à la note tardive de J.R.R. TOLKIEN (*Sauron Defeated*, op. cit., p. 406) où « The Drowning of Anadûnê » est caractérisée de 'very old version (in Adunaic) which is good – in so far as it is just as much different (in inclusion and omission and emphasis) as would be probable in the supposed case: (a) Mannish tradition, (b) Elvish tradition, (c) Mixed Dúnedanic tradition'. Christopher TOLKIEN remarque que (b) et (c) font visiblement référence à « The Fall of Númenor » et « The Akallabêth ».

9. *The Silmarillion*, op. cit., p. 315.

de guerre, c'est assez phénoménal... Pensez à la quantité de nourriture à prévoir au départ, et au risque de scorbut pendant le trajet ! Dans tous les cas, les Núménoréens, même bons marins, ne sont certainement pas arrivés en pleine forme pour se battre.

Si on ajoute à cela que Númenor est soi-disant plus proche de Valinor que de la Terre du Milieu, alors une durée de 39 jours pour une distance de moins de 3000 km nous donne des bateaux pour le moins lents... J'aurais cru Ar-Pharazôn plus pressé d'en découdre avec les Valar.

Enfin, avec la meilleure vue qui soit, il paraît très difficile de pouvoir distinguer, du haut d'une montagne, les détails d'une ville se trouvant a priori plus loin que les États-Unis. Je sais bien que les Elfes peuvent distinguer Neptune à l'œil nu¹⁰ et que les Núménoréens sont des surhommes aux facultés décuplées, mais n'exagérons rien, professeur.

Mais nous noterons là que le texte prend ses précautions, et que la prétendue visibilité d'Avallônë n'est peut-être que légendaire. Depuis un navire, c'est une tout autre histoire, puisque celui-ci est autorisé à s'éloigner jusqu'à ce que les côtes de Númenor ne soient plus visibles¹¹ :

But the Lords of Valinor forbade them to sail so far westwards
that the coasts of Númenor could no longer be seen.

En outre, les 39 jours correspondent au délai entre le passage de la flotte et la submersion de l'île. Nous devons admettre, finalement, que nous ne savons pas combien de temps a été nécessaire aux Valar pour prendre leur décision et faire appel à Ilúvatar. Ce n'est pas la première fois qu'ils feraient preuve d'indécision. La contradiction n'est donc peut-être qu'apparente...

D'APRÈS L'ATLAS OF MIDDLE-EARTH DE KAREN FONSTAD

Consultons à présent *The Atlas of Middle-earth* de Karen W. FONSTAD. L'île de Númenor y est placée au centre de la Grande Mer¹². En mesurant sur la carte de Fonstad, on trouve que la distance entre Númenor (port d'Eldalondë) et Tol Eressëa est approximativement de 1700 km. Comme nous l'avons vu, une telle distance est a priori

10. Voir notre article « L'astronomie chez les Elfes », p. 89.

11. *The Silmarillion*, op. cit., p. 315.

12. Karen W. FONSTAD, *The Atlas of Middle-earth*, revised edition, Harper Collins Publishers 1992. Voir aussi notre croquis en fin d'article.

incompatible avec les textes, et il est difficile de se prononcer avec certitude.

Toujours d'après Fonstad, la distance entre le port de Romenna et Vinyalondë (le premier port númenóréen en Terre du Milieu) est d'environ 2700 km. C'est empirique de sa part — elle ne justifie pas son chiffre — mais c'est assez raisonnable.

SECOND BILAN

La distance entre Númenor et Tol Eressëa à l'ouest est réellement problématique, et nos connaissances actuelles ne permettent pas de l'estimer sur des bases scientifiques.

La distance entre Númenor et la Terre du Milieu n'est pas clairement connue, mais peut être appréhendée en exploitant la migration des oiseaux marins et les voyages de Vëantur puis d'Aldarion par la suite : entre 2000 et 3000 km (de son côté, Fonstad invente 2700 km).

La position de l'île (longitude et latitude) n'est pas très claire. Si l'on suit notre hypothèse sur les migrations, Númenor serait au sud du tropique (donc plus bas que les terres désertes du Harad), mais au-dessus de l'équateur (donc un peu plus au sud que ne la met Fonstad — à proportions égales, elle la place à hauteur du « Sahara »).

Cette hypothèse sur les migrations des oiseaux, pour farfelue qu'elle puisse paraître¹³, ouvre néanmoins une perspective nouvelle qui n'avait jamais été explorée jusqu'ici à notre connaissance. La controverse, évidemment, est aisée : nous aurions aussi dû parler de l'implantation des principaux ports númenóreens (Vinyalondë, Pelargir, Umbar, etc.) en arguant que Númenor devait raisonnablement être à une distance moyenne, à hauteur de la grande baie de Belfalas.

Cependant, nous pouvons jusqu'ici soutenir notre approche en supposant que les Númenóreens aient cherché à s'établir sur les terres « libres » près des Elfes, et non au plus proche de leurs côtes... Mais ceci reste à discuter en confrontant Númenor avec son double légendaire : l'Atlantide de Platon.

13. Voir néanmoins le complément de Sébastien MALLET, p. 87.

LA THÈSE D'UNE NÚMENOR PLATONICIENNE

La mythique Atlantide, que l'on a tant glosée du Moyen-Âge jusqu'à nos jours, est en fait une invention de Platon dans son *Timée* et son *Critias*, un artifice littéraire pour opposer la civilisation policée d'Athènes à la puissance barbare d'un empire¹⁴.

La description très détaillée qu'en donne Platon n'a que peu de points communs avec la géographie de Númenor, tout au plus quelques ressemblances éparées (l'Atlantide platonicienne n'a pas une forme d'étoile mais possède une montagne centrale, sacrée aux yeux de ses habitants, etc.), relevant pour la plupart plus probablement d'une coïncidence que d'un réel emprunt par J.R.R. Tolkien¹⁵. La culture et les coutumes des peuples de l'Atlantide rappellent la splendeur de la Crète minoenne et de l'Égypte ancienne, selon l'idéal que s'en faisaient les Grecs de l'époque classique. C'est davantage dans cette direction qu'il faudrait rechercher d'éventuels recoupements : le goût des Núménoréens pour les constructions monumentales et la forme des couronnes des rois du Gondor et de l'Arnor font directement écho à l'Égypte¹⁶. Ce portrait, renforcé par l'existence d'une Vallée des Tombes (Noirinan) où étaient ensevelis les rois et les reines de Númenor, à mettre en miroir avec la Vallée des Rois égyptienne¹⁷, se complète linguistiquement : toutes proportions gardées, la langue de Númenor (l'adûnaic) s'apparente par sa structure tri-consonantique au type chamito-sémitique, évoquant ainsi le pourtour méditerranéen (arabe, hébreu, araméen, et dans une certaine mesure seulement l'égyptien)¹⁸.

Avec les précautions qu'il se doit, il n'est donc pas inutile de confronter l'Atlantide de Platon aux écrits de J.R.R. Tolkien. Au demeurant, l'auteur lui-même s'y emploie, jouant avec les références

14. Sur le mythe de l'Atlantide comme allégorie politique, voir PLATON, *Timée-Critias*, présentation et traduction par Luc BRISSON, GF Flammarion n°618, 1999 (4^e édition), pp. 313–325.

15. Parmi les résonnances mythiques les plus intéressantes, faire cependant le parallèle avec *Critias*, 121a–d.

16. *The Letters of J.R.R. Tolkien*, George Allen & Unwin, 1981, lettre n°211, p. 281.

17. *Unfinished Tales*, George Allen & Unwin, 1980, p. 166.

18. Caractère qu'elle partage avec la langue des Nains (le Khuzdul ou 'Khazadian'), *Sauron Defeated*, op. cit., p. 415 ("This structure is somewhat reminiscent of Semitic; and in this point Adunaic shows affinity with Khazadian rather than with [Elvish]"), à nuancer par les différences qu'observe ensuite l'auteur.

linguistiques, les allusions et les démentis : sa Númenor, son *Atalantë* engloutie est l'Atlantis (ou *une* Atlantide) mais sans tout à fait l'être¹⁹.

Platon situe son continent imaginaire au-delà du détroit de Gibraltar, qui n'existait pas encore dans cette uchronie vieille de 9000 ans. La Méditerranée s'ouvrait alors sur l'océan, faisant face à une île plus vaste que la Lybie et l'Asie réunies, et c'est la submersion cataclysmique de cette île qui aurait provoqué son actuel enfermement entre l'Afrique et l'Espagne²⁰. Tout cela, encore une fois, n'est qu'un prétexte, un argument rhétorique pour décrire une civilisation tyrannique, si puissante qu'il faudra toute la ruse et la persévérance de la petite Athènes²¹ pour s'y opposer, jusqu'à ce que les Dieux s'en lassent et effacent cette hérésie de la surface de la Terre.

Cependant J.R.R. Tolkien n'a eu de cesse de rappeler que son Monde Secondaire est un reflet, certes déformé, de notre propre univers tangible. Dans une de ses lettres il précise que l'embouchure du fleuve Anduin et la cité de Pelargir — soit dit en passant une ville fondée par les Núménoréens — se situaient environ à la latitude de l'ancienne Troie²².

Une Númenor platonicienne devrait donc se trouver sensiblement à la même latitude, à hauteur de la grande baie de Belfalas, de ces côtes où les Núménoréens ont construit tant de ports... Voilà qui nous renvoie à nos études (voir *supra*).

LE MOT DE LA FIN

J'espère que cette analyse vous a intéressés. Au final la question reste entière, nous n'avons fait que soulever un pan du voile, sans en lever tous les mystères. Mais j'ose croire que de nouveaux textes inédits viendront un jour compléter — ou infirmer — les thèses développées ici.



19. *The Letters of J.R.R. Tolkien*, op. cit., lettre n°257, p. 347. Dans une mesure moindre, lettres n°144 et n°151, pp. 175, 186.

20. PLATON, *Critias* 108e et suivants ; *Timée* 25a.

21. Non pas l'Athènes démocratique où vivait Platon, mais une Athènes ancienne et idéalisée, cf. *Timée-Critias*, op. cit., commentaire de Luc BRISSON à la p. 323.

22. *The Letters of J.R.R. Tolkien*, op. cit., lettre n°294, p. 376.

Complément sur les oiseaux migrants

Sébastien MALLET a relevé quelques références dans le *Book of Lost Tales* qui justifient ma tentative pour déterminer la position de Númenor par rapport au vol des oiseaux migrants accompagnant les navires. Dans le poème *The Bidding of the Minstrel*²³, le navire d'Eärendel est comparé à un pétrel :

And thousand miles was his ship from those wrought her,
A petrel, a sea-bird, a white-wingéd gem

Ce poème date de l'hiver 1914, c'est-à-dire avant que le légendaire ne prenne sa première forme et bien avant l'émergence de Númenor, qui n'apparaîtra que bien plus tard, dans un contexte géographique tout autre. Mais l'indice d'un rapprochement, dans la pensée de Tolkien, entre les oiseaux migrants et les navires au long cours s'y trouve déjà.

Un autre passage du *Book of Lost Tales* (1916–1917) renforce encore mon hypothèse d'étudier inséparablement les oiseaux migrants et le trajet des navires. Dans le chapitre *The coming of the Elves*²⁴, la création des oiseaux marins par Ossë aura pour conséquence la construction, à l'image des cygnes, des navires des Solosimpi. On y trouve notamment une énumération de ces oiseaux :

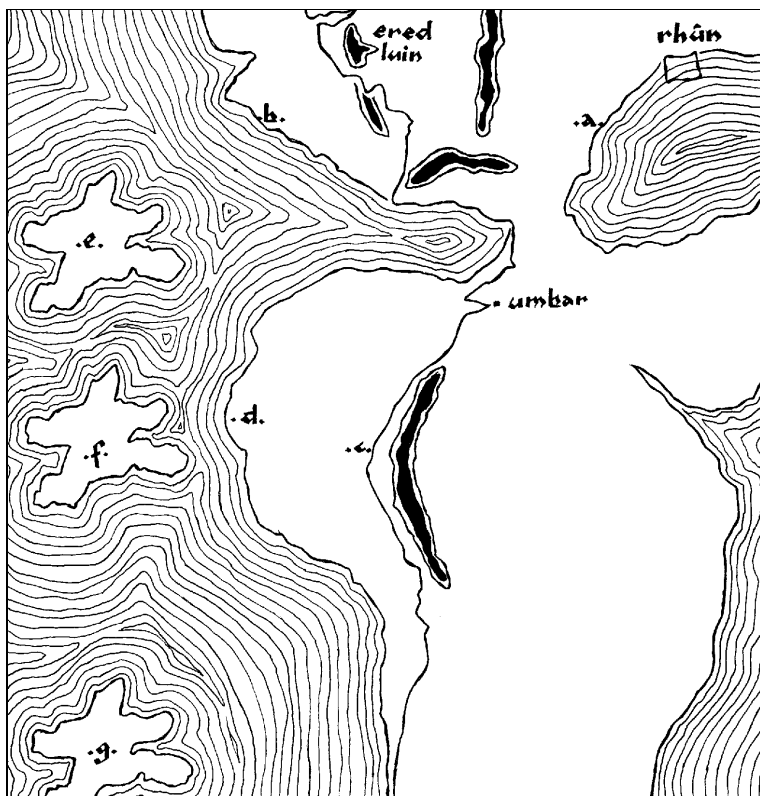
But on a day some birds came flying high from the gardens of Yavanna and Ossë coaxed them, and he taught them to swim and gave them great strength of wing, And now have all that great folk of gulls and seamews and petrels come into their kingdom; and puffins are there, and eider-duck, and cormorans, and gannets, and rock-doves²⁵.

23. *The Book of Lost Tales*, volume II, p. 270, vers 15–16 (édition française p. 344).

24. *The Book of Lost Tales*, volume I, pp. 123–127 (édition française pp. 165–170).

25. Adam TOLKIEN traduit « Et maintenant tout ce peuple de mouettes et de goélands et de pétrels a hérité de son royaume ; et l'on y trouve des macareux, et des eiders, des cormorans et des fous et des pigeons de roche ». Cependant, la traduction de « puffin » présente une difficulté textuelle. Si, en français, le puffin (angl. shearwater) est un oiseau de mer voisin du pétrel, le macareux (angl. puffin) est un oiseau palmipède des mers septentrionales (zones tempérées et arctique), variété de pingouin voisin du guillemot (*Petit Robert*, 1973 et *Harrap's New Shorter*, 1982). Le *Harrap's Shorter* 6^e édition, 2000, indique que le terme anglais « puffin » recouvre en fait deux espèces, le macareux moine et le puffin. C'est peut-être cette seconde option qu'il aurait fallu retenir : il s'agit du puffin des Anglais évoqué plus haut dans notre article (voir aussi p. 68).

Si l'on s'accorde sur la thèse selon laquelle le *Book of Lost Tales* constitue l'ouvrage le plus mythologique de Tolkien, car il y construit son monde à grand renfort de mythes (quitte à les abandonner par la suite), on a ici le lien explicite entre la navigation et la migration : elles sont nées en même temps. Ces considérations apportent une pierre à l'édifice fragile de notre argument, qui y gagne en pertinence.




Quelques mystères géographiques

(a) Qu'est-il advenu de la mer d'Helcar ? Peut-être se confond-elle avec la mer de Rhûn, considérablement réduite (*The War of the Jewels*, Harper Collins Publishers, 1995, p. 174), (b) Les côtes de l'ancien Beleriand (voir notamment *Hiswelókë*, *Premier Feuille*, p. 14 sq.), (c) Le continent sud selon Karen W. FONSTAD, par prolongation de la côte partant d'Umbar, (d) Le continent sud aux allures d'Afrique, selon l'*Ambarkanta* (in *The Shaping of Middle-earth*, Unwin Hyman, 1986, p. 251), (e) Númenor platonicienne, (f) Númenor selon *The Atlas of Middle-earth* de Karen W. FONSTAD, (g) Númenor selon l'hypothèse des grands oiseaux migrateurs.

X

L'ASTRONOMIE CHEZ LES ELFES

 ET ARTICLE est dédié à tous les *meneldili* en herbe¹. Il regroupe simplement les éléments d'astronomie que l'on peut trouver dans les textes de J.R.R. Tolkien, du *Seigneur des Anneaux* au *Silmarillion*. De nombreux sites sur le web reprennent ces informations. Cependant je n'en ai trouvé aucun jusqu'à aujourd'hui qui soit exhaustif et correct — ce qui devrait pourtant être le strict minimum, sans faire allusion aux fautes de frappe, bien excusables. Beaucoup proposent des étymologies erronées et des listes incomplètes. Comme le thème me tient à cœur, à chaque fois que je l'ai pu, j'ai fait parvenir un rectificatif au responsable du site. Au bout d'un moment, j'en ai eu plus qu'assez de faire profiter les autres de mon travail, et j'ai décidé de vous offrir cet article².

LES PLANÈTES

Le terme elfique *elen* « astre » ne désigne pas nécessairement une étoile, mais tout aussi bien une planète (cf. Elemmírë pour Mercure) ou un autre corps céleste (cf. Elenna-norë, le pays de l'étoile, alors que les Núménoréens furent guidés par Eärendil). Les Elfes avaient une vision meilleure que celle des hommes et pouvaient voir bien plus loin sans avoir besoin de lunette astronomique. Dans *Le Silmarillion*, une légende raconte la création de ces planètes par Varda, et nous avons par conséquent leurs noms elfiques jusqu'à Neptune. Seule Pluton était

1. Un astronome est un *meneldil* en quenya, cf. *The Letters of J.R.R. Tolkien*, George Allen & Unwin, 1981, lettre n°297, p. 386.

2. La critique s'adresse essentiellement au lectorat français. Pour une étude américaine antérieure, parfois divergente avec les vues exprimées ici, voir l'article « Nölë i Meneldilo » (Lore of the Astronomer) in *Vinyar Tengwar* n°12 (fanzine), 1990.

inconnue. Une explication de ces noms est avancée en introduction de l'index à la fin de *Morgoth's Ring*³.

Elemmírë : Mercure, « Le Joyau d'Étoile » (*elen* « astre » et *mírë* « joyau »).

Eärendil : Vénus, « L'Amoureux de la Mer » (*ëar* « mer » et *-ndil* « ami, amoureux »).

Carnil : Mars, « La Rouge » (*caran* « rouge »).

Alcarinquë : Jupiter, « La Glorieuse » (*alcar* « éclat, splendeur », *alcarinqua* « glorieux », avec *-inqua* « plein »).

Lumbar : Saturne, « La Sombre Nuageuse » (cf. *lumbo* « nuage » et *lumbule* « ombre »).

Nénar : Neptune, « L'Humide » (*nen* « eau » — le nom a d'abord été attribué à Uranus, puis Tolkien semble ensuite l'avoir appliqué à Neptune, par association avec le dieu des océans).

Luinil : Uranus, « La Bleue » (*luin* « bleu », voir aussi Nénar).

LES CONSTELLATIONS

Nous connaissons les noms de plusieurs groupes d'étoiles, mais nous ne savons malheureusement pas toujours les identifier. Leur étymologie peut parfois nous venir en aide, mais quelques constellations restent obscures.

Telumehtar : Orion, « L'Épéiste du Ciel » (*telumë* « dôme, voûte, en particulier voûte céleste » et *htar* « soldat armé d'une épée courte et large » — terme militaire númenóréen ; le nom de l'épée en question est *ecet*).

Menelmacar : Autre nom d'Orion, en sindarin Menelvagor (*menel* « cieux » et *macar* « épéiste » — le terme Menelmacil, avec *macil* « épée », se rencontre parfois, et ne s'applique peut-être qu'au Baudrier d'Orion).

3. *Morgoth's Ring*, Harper Collins Publishers, 1994, pp. 434–436. En suivant cet ouvrage par rapport à « Nólë i Meneldilo » (*Vinyar Tengwar* n°12, *op. cit.*), nous identifions Nénar et Luinil à Neptune et Uranus respectivement.

Valacirca : La Grande Ourse, « La Faucille des Valar ».

Wilwarin : Cassiopée, « Le Papillon ».

Anarríma : « La Marge(?) du Soleil », constellation non identifiée (*anar* « soleil » et *ríma* « marge, bordure, ourlet »).

Soronúmë : « L'Aigle de L'Ouest », constellation non identifiée (*soron* « aigle » et *númen* « ouest » — peut-être simplement l'Aigle ou la Lyre, dont les deux étoiles les plus brillantes sont Altaïr et Véga respectivement, « aigle en vol » et « aigle en piqué » selon l'étymologie arabe ; dans la lettre n°276 nous avons aussi *númë* « descendant (going down) » qui joue en faveur de la Lyre⁴).

Telumendil : « L'Amoureux de la Voûte Céleste », non identifiée (*telumë* « voûte céleste » et *-ndil* « ami, amoureux » — peut-être notre Petite Ourse, dont l'étoile polaire est fixe au firmament).

Dans Menelmacar, le second élément *macar* n'est pas attesté dans les *Etymologies*, sauf avec le sens de « commerçant » qui n'est clairement pas la bonne interprétation⁵. Mais l'appendice D de l'essai *Quendi and Eldar* rattache explicitement ce mot à la racine MAK déjà mentionnée dans les *Etymologies* avec des dérivatifs comme *macil* « épée », *mahta* « brandir une arme, s'escrimer »⁶.

Le terme sindarin Menelvagor n'est expliqué nulle part, mais nous pouvons nous livrer à quelques suppositions : le terme générique pour « épée » est *macil*, sindarin *megil* (cf. le surnom de Turin, en quenya Mormakil et en sindarin Mormegil). La terminaison *-vagor* qui apparaît dans l'appellation sindarine Menelvagor est sans aucun doute une

4. « Nólë i Meneldilo » (*Vinyar Tengwar* n°12, *op. cit.*), propose uniquement l'Aigle (*Aquila*), sans prendre en considération l'étymologie arabe.

5. *The Lost Road*, Unwin Hyman, 1987, p. 372. Les autres dérivatifs de la racine MBAKH étant *manka-* « commercer » et *mankale* « commerce », la lecture *makar* est curieuse. Elle est considérée comme erronée par certains linguistes, qui lui substituent **mankar*.

6. La portion concernée de l'appendice D de *Quendi and Eldar*, omise par Christopher TOLKIEN dans *The War of the Jewels*, est éditée dans le fanzine américain *Vinyar Tengwar* n°39, 1998, sous le titre « From *Quendi and Eldar*, Appendix D ». Se référer à la p. 11, notes 6 et 7. Pour la racine MAK dans les *Etymologies*, voir *The Lost Road*, *op. cit.*, p. 371.

mutation de *magor* qui serait alors l'équivalent du quenya *macar* « épéiste »⁷. Ce type de mutations est fréquent en sindarin, par exemple *mellyn* « amis » est muté en *vellyn* dans le nom composé *Elvellyn*⁸.

Pour la petite histoire, en adûnaic (la langue de Númenor) « épée » se dit très probablement **zagar* : cf. le roi Tar-Calmacil dont le nom adûnaic est *Ar-Belzagar* ; par ailleurs nous avons connaissance d'un *Gimilzagar*, avec *gimil* « étoile », ce que permet de couper *Bel-zagar* et *Cal-macil*. Une forme conjuguée *azaggara* « faisaient la guerre » est aussi attestée dans les *Notion Club Papers*⁹. En outre, dans cette langue « ciel » se dit *minal* (*minul* au cas objectif). Donc nous pouvons nous amuser à reconstruire le nom probable d'Orion en Adûnaic : *Minalzagar*.

Exercice : Traduire Mercure en adûnaic. J'attends vos suggestions... Amis rôlistes, c'est à cela que nous reconnâtrons les véritables Núménoréens !

ÉTOILES ET AMAS STELLAIRES

Quelques étoiles : **Helluin**, identifiée à Sirius (*luin* « bleu ») et **Borgil**, non identifiée mais décrite comme étant rouge dans *Le Seigneur des Anneaux*. Certains l'ont proposée comme nom de Mars en sindarin, d'autres ont suggéré Algol, Aldébaran ou Bételgeuse. Cette dernière proposition a toutes les chances de l'emporter, puisque cet astre est mentionné dans le même passage que Menelvagor. Étymologiquement il s'agit de *born* « rouge, chaud » et *gil* « étoile, astre ».

Enfin, nous avons aussi **Remmirath**, « Le Réseau de Joyaux ». À une époque j'avais suggéré qu'il pouvait s'agir d'un amas stellaire, a priori les Pléiades : encore une fois le terme est mentionné dans *Le Seigneur des Anneaux* juste après Menelvagor-Orion. D'autres ont proposé la Voie Lactée...




7. Voir notamment la table généalogique de la lignée de Hador, dans *The War of the Jewels*, Harper Collins Publishers, 1995, pp. 234–235. Magor, le grand-père de Hador, y est surnommé « L'Épée » ('The Sword'). Néanmoins, le nom s'interprète de manière transparente comme un métier ou une aptitude, sur le modèle d'autres noms du corpus comme *badhor* « juge » ou *hador* « lanceur (de javelots) ».

8. Techniquement, ces mutations sont des lénitions. Voir *supra*, « Des enclitiques en sindarin », note 3, p. 69.

9. *Sauron Defeated*, Harper Collins Publishers, 1993, p. 247 et pp. 311–312.

XI

CORRIGENDUM DU DICTIONNAIRE QUENYA

OUS POURSUIVONS notre publication de corrigenda du dictionnaire d'Édouard KLOCZKO, initiée dans *Hiswelókë, Premier Feuillet*. Cette seconde série de corrections tire notamment partie de deux ouvrages postérieurs au dictionnaire, *The Peoples of Middle-earth* et le fanzine américain *Vinyar Tengwar* n°39.

p. 31, entrée **asea aranion** : Édouard KLOCZKO a mentionné sur un forum public que le premier terme *asea* dériverait initialement du vanyarin *athea*, ce dont nous aurions pu nous douter en considérant la survivance d'un /s/ intervocalique et la forme sindarine voisine *athelas* (pour le changement *th* > *s* en ñoldorin, voir l'entrée *serinde* plus loin dans ce corrigendum). Il s'agirait en fait d'un adjectif, et non d'un nom commun comme cela a parfois été supposé à tort. Là encore, la terminaison -ea, fréquente dans les adjectifs, aurait pu nous mettre sur la voie. Enfin, le sens de ce mot serait «helpful, beneficial, kindly» (secourable, bénéfique). Ces informations sont de seconde main, mais proviendraient *in fine* de Christopher TOLKIEN.

p. 36, entrée **centa** : le sens de ce mot doit être rectifié en «enquête» (au lieu de «communication, transmission») suite à la publication de l'*Ósanwe-kenta* dans *Vinyar Tengwar* n°39. Voir aussi *ósanwe-centa*, plus loin.

p. 46, entrée **essecenta** : rétablir la traduction «enquête sur les noms» (voir *centa*).

p. 49 et p. 52, le verbe **'hóciri-** «couper, découper une portion, en vue de l'avoir ou de l'utiliser» [Esse/366/368], bien que référencé p. 32 (entrée **auciri-**), a été oublié.

p. 62, entrée **macar** : comme il a été noté ailleurs (voir notamment «L'astronomie chez les Elfes», p. 91, note 5), les autres dérivés de la

racine M^{BAKH} sont *manca-* « commercer » et *mancale* « commerce ». Tout laisse à penser qu'il faut donc rectifier la graphie **mancar* pour ce mot. Il faut en outre ajouter une entrée **macar** indépendante, avec le sens « épéiste » que l'on rencontre dans *Le Seigneur des Anneaux* dans le nom propre Menelmacar (« l'Épéiste du Ciel », nom elfique de la constellation Orion) et qui est aussi attesté dans *Vinyar Tengwar* n°39, p. 11.

p. 72, le mot **núme** « descendant — going down, occident », attesté dans *The Letters of J.R.R. Tolkien*, lettre n°276, a été oublié¹.

p. 78, entrée **ósanwe** : le sens de ce mot doit être rectifié en « communication, échange de pensée » suite à la publication de l'*Ósanwe-kenta* dans *Vinyar Tengwar* n°39 (voir aussi l'entrée suivante).

p. 78, entrée **ósanwe-centa** : sur la base de la traduction elliptique de ce titre par « Communication of Thought » dans *Morgoth's Ring*, les mots *ósanwe* et *centa* ont été interprétés incorrectement. Rétablir la traduction « enquête sur la communication de la pensée », suite à la publication de l'*Ósanwe-kenta* dans *Vinyar Tengwar* n°39.

p. 86, entrée **rucin** : cette forme conjuguée n'est pas la première personne de *ruchta-* « terrifier ». Le radical de ce verbe, s'il fallait le restaurer, serait **ruc-* (sur le modèle de *tul-*, première personne du singulier *tulin*, pp. 95–96). En outre, il faut probablement comprendre que ce verbe se construit avec l'ablatif (« constructed with 'from' of the object feared ») — par exemple **rucin earello* « j'ai peur de la mer ».

p. 86, entrée **ruchta-** : lire « terrifier, effrayer » pour la traduction française (et non « avoir peur »).

p. 88, entrée **serinde** : suite à la publication du « Shibboleth of Fëanor » dans *The Peoples of Middle-earth*, p. 333, nous pouvons maintenant préciser que la forme initiale de ce mot était *therinde*. Il convient aussi d'ajouter une entrée pour ce mot, p. 98. Comme l'explique le Shibboleth, le changement du *th* en *s* fit l'objet de nombreuses controverses parmi les *Ñoldor*.

p. 100, entrée **úre** : rétablir les diphtongues *iu*, *eu* et *au* dans le texte français (et non *ui*, *oi*, *ai* qui est visiblement une réminiscence de la p. 105, entrée *yanta*).



1. *The Letters of J.R.R. Tolkien*, Allen & Unwin, 1981, lettre n°276, p. 361.

INDEX

- BEARE Rhona, 75
BRISSON Luc, 85, 86
- Critias*, 85, 86
- Féerik*, 69
FOCKEU Cédric, 68
FONSTAD Karen W., 83, 88
- Guide des Oiseaux*, 80
- HAMMOND Wayne G., 73, 75–78
Harrap's New Shorter, 87
Harrap's Shorter, 87
Hiswelókë, 69, 88, 93
- I-Lam na-Ngoldathon*, 78
- J.R.R. Tolkien, Artist & Illustrator*, 73,
75, 76
- KILTZ David, 77
KLOCZKO Édouard, 68, 69, 93
- MALLET Sébastien, 84, 87
Morgoth's Ring, 90, 94
- Petit Robert*, 70, 87
PLATON, 85, 86
- SALO David, 72, 77
Sauron Defeated, 73, 79, 82, 85, 92
SCULL Christina, 73, 75–78
STAR Lisa, 73
- The Atlas of Middle-earth*, 83, 88
The Book of Lost Tales, 87
The Letters of J.R.R. Tolkien, 71, 85,
86, 89, 94
- The Lord of the Rings*, 69, 75
The Lost Road, 69, 76, 91
The Monsters & the Critics, and other essays, 78
The Peoples of Middle-earth, 93, 94
The Shaping of Middle-earth, 88
The Silmarillion, 79, 82, 83
The Treason of Isengard, 73
The War of the Jewels, 69, 72, 88, 91,
92
- Timée*, 86
Timée-Critias, 85, 86
TOLKIEN Adam, 87
TOLKIEN Christopher, 69, 73, 82, 91,
93
- Tyalië Tyellelliéva*, 69, 73
- Unfinished Tales*, 71, 73, 79, 80, 85
- Vinyar Tengwar*, 89–91, 93, 94

Hiswelókë

Une publication du Dragon de Brume

Hiswelókë « Le Dragon de Brume » est un journal indépendant
dédié à l'étude du monde imaginé par J.R.R. Tolkien.

Éditeur : Didier Willis, 2 rue Molière, 92100 Boulogne, France (pour
toute correspondance, joindre une enveloppe timbrée à votre adresse).

Membres d'honneur : Michaël Devaux (*La Compagnie de la Comté*),
Cédric Fockeu, Édouard Kloczko, Sébastien Mallet (*La Compagnie
de la Comté*), Lisa Star (*Tyalië Tyelelliéva*).

Souscription : Hiswelókë est une publication irrégulière qui regroupe
des articles présentés sur Internet. Chaque recueil peut être obtenu
gratuitement, au format PDF (Adobe® Portable Document Format),
sur le site web du journal. Les lecteurs qui n'auraient pas la possibilité
d'imprimer ces livrets sont invités à les commander sur le site, leur
prix dépendant de leur nombre de pages.

Contributions : Les textes doivent d'une manière ou d'une autre être en
relation avec le monde inventé par J.R.R. Tolkien. Toute personne
souhaitant soumettre un article est invitée à prendre contact avec
l'éditeur.

